

LES CLASSIQUES DE L'INDE ANCIENNE

LES STANCES

Érotiques, Morales et Religieuses

DE BHARTRIHARI

traduites du Sanscrit

PAR

PAUL REGNAUD

Membre de la Société Asiatique.

Humani nihil alienum.

DEUXIÈME ÉDITION

corrigée et augmentée des stances supplémentaires.

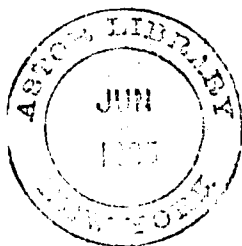
PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ET DES
SOCIÉTÉS DE CALCUTTA
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS) DE SHANGHAI (CHINE)

28, RUE BONAPARTE, 28

1875 . f



15642.



PREFACE.

L'importance au point de vue de la science du langage, de la philosophie et même de l'histoire à l'état inorganique, des monuments de la littérature indienne, surtout de ceux qui remontent à l'époque védique, n'est plus aujourd'hui révoquée en doute par personne; mais s'ils marchent incontestablement de pair sur ce terrain avec ce que l'antiquité classique nous a légué de plus précieux, il serait téméraire de risquer la même affirmation relativement à leur valeur littéraire. Il est non moins certain, qu'à cet égard, les meilleurs ouvrages sanscrits ne sauraient être comparés aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome. Non-seulement le caractère spécial de la civilisation de l'Inde s'est opposé à l'éclosion de l'éloquence en

comporte, un tour moderne et occidental à la phraséologie indienne, j'ai le ferme désir de n'omettre aucun trait essentiel et caractéristique des originaux. Je veux rendre tout entière et avec sa couleur propre la pensée de mes auteurs, mais en m'imposant en même temps la loi d'essayer de plaire. En résumé, si j'atteignais à mon idéal, l'indianiste pourrait me consulter avec confiance et le lettré ne serait pas rebuté par un style qui, sous prétexte de littéralité absolue et d'exégèse grammaticale, encourrait à juste titre le reproche d'être incorrect, diffus et obscur. Tel est mon dessein : les critiques qui daigneront s'occuper de mes travaux verront si j'ai réussi dans une certaine mesure à le réaliser en mariant l'agréable à l'utile, bien qu'en pareille matière cet antique problème soit aussi difficile à résoudre que de s'asseoir sur le tranchant d'un glaive, pour me servir d'une comparaison un peu hyperbolique, empruntée au poète que je présente aujourd'hui à mes lecteurs, — BHARTRIHARI.

Qui était-il ? D'où était-il ? A quelle époque a-t-il fleuri ? sont trois questions auxquelles il est également difficile de satisfaire d'une manière précise dans l'état actuel de nos connaissances sur l'histoire littéraire

de l'Inde ancienne. Il y a bien une légende qui répond à tout. A l'en croire, Bhartrihari aurait été le frère et le prédécesseur du célèbre Vikramâditya qui régnait à Ujjayinî, capitale du royaume d'Avanti ou de Mâlava, situé dans la partie nord-ouest de l'Inde, vers l'an 56 avant J.-C. Mais pour admettre ces données, il faudrait bouleverser tout ce qui est considéré comme acquis sur la chronologie littéraire de l'Inde. En s'appuyant sur les dates généralement admises, deux circonstances s'opposent absolument à ce qu'on fasse remonter les stances attribuées à Bhartrihari, du moins dans leur ensemble, à une époque aussi reculée que le premier siècle avant l'ère chrétienne : c'est le caractère souvent très-artificiel du style dans lequel elles ont été produites et l'état d'avancement des doctrines védantiques, telles qu'elles sont exposées dans les distiques religieux de notre poète. Il semble impossible, en effet, à en juger par ces indications, de considérer comme contemporaines des grands poèmes épiques, d'un style en général fort simple, ces stances écrites avec tant de recherche, et même d'en fixer la composition à une époque précédant celle où vivait le grand organisateur du védantisme, Çankara Achârya, c'est-à-dire au VII^e ou au VIII^e siècle

raisons dont la rhétorique fait tous les frais.

La chaleur et le naturel de nos stances résultent d'une disposition d'esprit particulière à l'auteur. Il a pris la vie terrestre au sérieux et n'a pas dédaigné d'observer les choses humaines. La plupart des autres poètes sanscrits sacrifient tout à l'idéal ou plutôt à l'imaginaire; le nôtre a eu souci de la nature et de l'homme. En le lisant, on prend à quelques égards une idée assez précise et assez diverse de l'aspect et surtout des mœurs de l'Inde vers les premiers siècles du moyen âge. Son œuvre nous est d'autant plus précieuse que de tels renseignements sont plus rares dans la littérature indienne.

Ces divers titres ont valu au petit livre de Bhartrihari une quasi popularité en Europe, du moins auprès des indianistes. Le texte de ses trois séries de cent distiques (1) chacune a été fréquemment édité et traduit.

Par un hasard assez étrange, une partie des

(1) Indépendamment de ces trois Centuries, les différentes éditions du texte fournissent un assez grand nombre de stances supplémentaires que je n'ai pas données dans la première édition. Cette fois je les ai réunies à la suite des autres sous le titre de Supplément; je dois avertir qu'elles s'y trouvent rangées dans un ordre un peu arbitraire: je me suis pourtant efforcé de rapprocher celles qui proviennent d'une même source.

stances de Bhartrihari a été introduite en Occident longtemps avant qu'on n'y connût l'existence de la langue et de la littérature sanclrites. Un pasteur protestant, appelé Abraham Roger, qui avait passé aux Indes orientales en 1640, en rapporta les matériaux d'un livre qu'il fit paraître en 1651, sous le titre d'*Histoire de la religion des Brahmes*, et dans lequel étaient contenus « deux cents proverbes du sage Bartrouherri traduits sur la version hollandaise du brahmine Padmanaba. » C'étaient les stances morales que Roger intitulait : « *De la conduite raisonnable de l'homme*, » et les stances religieuses désignées sous ce titre : « *Le Chemin qui conduit au Ciel*. » Quant à la centurie de l'Amour, le brâhmane Padmanaba, mû par un sentiment de pudeur que lui suggérait la licence de certaines stances, refusa de l'expliquer à Roger. L'ouvrage du pasteur fut traduit en français par le médecin Thomas Lagrue, sous le titre de : *Théâtre de l'Idolâtrie ou la Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du Paganisme caché, etc.* Amsterdam 1670. Inutile de dire que la pensée de Bhartrihari traduite par un brâhmane, du sanscrit en hollandais et par Lagrue, du hollandais en français, ne nous est parvenue ainsi qu'extrêmement défigurée.

Près de deux siècles s'écoulèrent avant que la publication du texte original ne permît aux savants d'Europe de prendre une connaissance directe des stances du poète indien. Un Allemand, le savant Bohlen, en publia en 1833 à Berlin la première édition européenne (1). Le texte sanscrit était accompagné d'une traduction latine et d'explications et de notes très-nombreuses et très-étendues. En dépit de l'érudition de Bohlen, l'insuffisance des manuscrits et le peu de ressources dont disposait à cette époque la philologie sanscrite ne lui permirent pas de surmonter toutes les difficultés d'une pareille tâche, dont les résultats restèrent nécessairement défectueux à certains égards. Mais de nombreux travaux postérieurs améliorèrent insensiblement le texte. Citons l'édition d'Hæberlin dans son anthologie sanscrite (Calcutta 1847); la traduction grecque de la deuxième et de la troisième centurie par Galanos; les *Variæ lectiones ad Bohlenii editionem Bhartriharis sententiarum pertinentes e codicibus extractæ*, par Schiefner et Weber, Berlin 1850; l'édition de la deuxième centurie dans la chrestomathie de

(1) Elle avait été précédée d'une édition indigène fort défectueuse (Serampour, 1804.)

Cette comparaison faite, et dans les conditions les plus favorables à M. Fauche, je demanderai au lecteur, en prenant congé de lui, si, dans l'hypothèse où les stances de Bhartrihari sont dignes d'être traduites en français, le travail de M. Fauche pouvait être regardé comme suffisant? Je doute peu d'obtenir une réponse qui ne soit la justification de mon entreprise,





LES STANCES

Érotiques, Morales et Religieuses

DE BHARTRIHARI

PREMIÈRE PARTIE.

L'AMOUR.

1.

Hommage à ce dieu adorable armé d'une fleur (l'Amour), dont la parole ne saurait redire les exploits divers et par qui Çiva, Brahmâ et Vishnu ⁽¹⁾ ont été constamment tenus en esclavage dans la demeure des jeunes filles aux yeux de gazelles.

2.

Par leur sourire, leur grâce, leur pudique réserve, leur timidité, leurs œillades

grosseurs ⁽²⁾ que portent sur le front les éléphants en rut, des hanches robustes et une voix d'une douceur exquise.

6.

Léger sourire sur les lèvres, regards empreints à la fois de hardiesse et de timidité, babil auquel l'enjouement juvénil a prêté tout son charme, fuite et retour précipités, amusements folâtres et continuels : tout n'est-il pas ravissant chez la femme aux yeux de gazelle qui atteint l'adolescence?

7.

Quel est le plus beau des spectacles? le visage respirant l'amour d'une jeune femme aux yeux de gazelle. Quel est le plus suave des parfums? son haleine. Quel est le plus agréable des sons? sa voix. Quelle est la plus exquise des saveurs? la rosée dont sont humectés les boutons de fleurs qui forment ses lèvres. Quel est le plus doux des contacts? celui de son corps. Quelle est l'image la plus agréable sur laquelle la pensée puisse s'arrêter? ses charmes naissants. Tout en elle est plein d'attraits ⁽³⁾.

8.

Est-il un cœur que ne soumettraient

15.

Hoc eminentium mamillarum onus, hi vividi oculi, hi lenti superciliorum ramuli, hæ cupidine (sive, rubore) tinctæ labiarum gemmæ, nempe passionis causæ sunt; quî fit autem ut hæc pilorum series, quasi voluptatis verborum linea ab Amore sponte descripta, licet in medio sita, (sive, affectibus carens) ardorem summum excitet (8)?

16.

Avec des seins pesants (ou, pareils à la planète Jupiter), avec son visage qui a l'éclat de la lune et ses pieds qui se meuvent lentement (ou, qui ressemblent à la planète Saturne) elle brille comme si elle était formée de planètes.

17.

Pourquoi te troubler, ô mon cœur, si sa gorge est opulente, si ses hanches ont une allure séduisante, si son visage est charmant? Si tu désires ces trésors, fais le bien, car sans les bonnes œuvres on n'obtient pas les objets de ses souhaits.

18.

Que les personnages respectables nous

beaux yeux qui se sont emparées petit à petit du cœur des hommes? Elles les troublent, les enivrent, les persiflent, les menacent, les ravissent et les plongent dans le désespoir.

22.

Une belle à la taille svelte se promenait sous les arbres de la forêt en se reposant de temps en temps; ayant enlevé de la main le mouchoir qui lui couvrait les seins, elle renvoya à la lune les rayons dont elle était frappée.

23.

Quand elles sont absentes, nous aspirons à les voir; quand nous les avons vues, nous n'avons plus qu'un désir, celui de jouir de leur étreinte; quand nous sommes dans les bras des belles aux yeux allongés, nous ne voudrions plus nous en arracher.

24.

Une fleur de jasmin épanouie sur la tête, du sandal mêlé de safran sur le corps, une ravissante bien-aimée sur le cœur : voilà le ciel complet.

25.

Les jeux d'amour avec une femme de

qu'au premier souffle du zéphir printanier chargé des parfums du sandal.

33.

Les vents sont chargés de parfums, les arbres se parent de nouveaux bourgeons, les abeilles ardentes font entendre leurs bourdonnements et les kokilas leurs chants agréables; la sueur que provoquent les jeux d'amour perle çà et là sur le visage, brillant comme la lune, des jolies femmes. Est-il quelque chose au monde dont les charmes ne s'éveillent pas dans une nuit de printemps (9)?

34.

Au printemps, les doux accents de la femelle du kokila (10) et le souffle des zéphirs qui viennent des monts Malayas (11) mettent à la torture ceux qui sont séparés de leurs bien-aimées. Dans le malheur, l'ambrosie elle-même devient poison.

35.

Il est agréable de passer son temps en jeux d'amour aux côtés de sa bien-aimée; les chants harmonieux du kokila réjouissent l'oreille; les lianes en fleur ont des charmes; on trouve du plaisir dans la

société des gens d'esprit; quelques-uns admirent les rayons de la lune, d'autres ont le cœur et les yeux ravis par le spectacle des belles nuits du mois Chaïtra ⁽¹²⁾.

36.

Voici le moment (le printemps) où les femelles des kokilas sont remplies d'ardeur à la vue des tiges fleuries de l'arbre mango, signal de l'offrande de regrets que font les épouses des absents sur l'autel de la séparation. En même temps, les vents qui viennent des monts Malayas ravissent leurs parfums aux jasmins nouvellement épanouis et diminuent l'abattement général.

37.

Qui ne sentirait les désirs naître dans son cœur au printemps, alors que tout l'espace est rempli des parfums que répandent à profusion les étamines des fleurs du mango et que les abeilles sont irritées par le miel à la douce saveur ?

38.

En été, de belles filles aux yeux de gazelles dont les mains sont humides du suc transparent du sandal, des chambres de bain, des fleurs, l'aspect de la lune, un

45.

Quand l'obscurité est si épaisse qu'une aiguille ne pourrait la traverser, que le ciel retentit du bruit des nuages amoncés, que l'eau se précipite en torrents du haut des rochers, c'est, je crois, le jeu des éclairs, ravissant comme l'éclat de l'or, qui indique aux audacieuses jeunes filles dont les beaux yeux sont à la fois réjouis et éblouis, le chemin qu'elles ont à suivre pour trouver leurs amants.

46.

A la saison des averses, quand les bien-aimés ne peuvent quitter la maison, les belles aux yeux allongés qui tremblent de froid les serrent étroitement dans leurs bras; puis s'élèvent des vents chargés d'une pluie glaciale qui font disparaître la atigue causée par les plaisirs d'amour. C'est ainsi que, dans la société de celles qu'on aime, une laide journée devient belle pour les heureux amants.

47.

Le malheureux dont les membres sont rompus et énervés par les transports passionnés du plaisir, chez lequel est née une soif inextinguible et qui désire une li-

queur enivrante sur la terrasse isolée où il a passé la moitié de la nuit, ne boit pas l'eau glacée et d'une transparence égale à celle des rayons de la lune, que lui offre dans une cruche le bras languissant et pareil à une liane d'une bien-aimée épuisée par la volupté.

48.

Heureux ceux qui en hiver reposent voluptueusement dans une chambre, ayant pour nourriture du lait caillé frais et du beurre, couverts de vêtements rouges, portant une épaisse couche de poudre de safran sur leurs membres qu'ont brisés tous les jeux d'amour, enlaçant dans leurs bras une bien-aimée aux seins luxuriants et mâchant à pleine bouche des feuilles et des noix de bétel

49.

Les vents qui soufflent en hiver se conduisent ouvertement envers les belles comme s'ils étaient leurs bien-aimés : ils embrassent les fossettes de leurs joues ; ils font entrechoquer bruyamment leurs lèvres en se jouant dans les boucles qui encadrent leur visage ; ayant enlevé le corset qui enveloppe leur poitrine, ils sèment d'aspérités la peau de leurs seins ; ils font

grelotter leurs cuisses et ils détachent le pagne qui ceint leurs larges hanches.

50.

Le vent qui souffle dans la saison d'hiver agit d'ordinaire comme un amant à l'égard des belles : il met en désordre leur chevelure, il leur fait cligner les yeux, il chiffonne leurs vêtements avec violence, il couvre leur corps de légères aspérités, il arrive petit à petit à les faire trembler dans ses embrassements et fouette incessamment leurs lèvres qui grelottent en laissant échapper des murmures.

51.

Les objets des sens qui forment le but des vains efforts des hommes, manquent de réalité ; soit. On peut même les mépriser et dire qu'en eux résident tous les vices. Cependant, quelle n'en est pas la puissance pour qu'ils brillent d'un éclat si grand, si difficile à exprimer, dans le cœur même de ceux dont toute la pensée est dirigée vers la vérité ⁽¹⁶⁾ ?

52.

Que vous soyez précepteurs d'élèves dont la pensée est dirigée vers l'objet du Véda et que nous soyons disciples de

poètes aux discours élégants, il n'en est pas moins vrai que sur terre la vertu suprême est de rendre service à autrui et qu'il n'est de charmant dans ce bas monde que les belles aux yeux de lotus.

53.

A quoi bon de longs discours dépourvus d'application? Les hommes ont à choisir ici-bas entre deux cultes : celui des belles jeunes filles qui n'aspirent qu'à jeux et plaisirs d'amour toujours renouvelés, et que fatigue le poids de leurs seins; ou celui qu'on rend dans la forêt à *l'être absolu*.

54.

Hommes, je vous le dis en vérité, en toute indépendance et conformément à un axiome admis par tous les peuples : rien n'est charmant que les jeunes filles aux belles hanches, et rien ne cause davantage notre malheur.

55.

Le flambeau du vrai discernement ne luit pour les sages que tant qu'il n'a pas été frôlé par le bord des regards rapides des jeunes filles aux yeux de gazelles.

56.

Il n'est que les docteurs ayant sans cesse

à la bouche l'écriture sacrée pour parler, et seulement du bout des lèvres, de renoncer à l'amour. Qui serait capable de fuir les hanches ornées de ceintures bruyantes auxquelles sont suspendues des perles rouges, des jeunes filles aux yeux de lotus?

57.

Le faux sage qui médit des femmes trompe les autres et lui-même, car le fruit de la pénitence est le ciel, et le ciel offre les Apsaras ⁽¹⁷⁾ à ceux qui l'obtiennent.

58.

Il est sur terre des héros capables de couper les bosses qui se trouvent sur le front de l'éléphant en rut; il en est même d'assez adroits pour tuer un lion furieux; mais je le déclare à la face des forts, il ne s'en trouve guère qui puissent avec toute leur vaillance abattre l'orgueil du dieu de l'amour.

59.

L'homme ne reste dans la bonne voie, ne maîtrise ses sens, ne garde le sentiment de l'honneur, ne conserve de retenue que tant que son cœur n'a pas été atteint, ni ses fermes résolutions détruites

sourd, ayant la queue coupée, rempli d'ulcères, souillé de pus, couvert de vermine, épuisé par la faim, affaibli par l'âge et dont la gueule est déchirée par les tessonns qu'il ronge, poursuit encore les chiennes : le dieu de l'amour tourmente jusqu'aux mourants.

64.

Les fous qui fuient la femme —, ce sceau manifeste du dieu dont l'étendard est un poisson (l'Amour), au moyen duquel on est assuré de la possession de tous les biens —, n'obtiennent que de vains fruits de leur sottise et ce dieu les châtie cruellement : ceux-ci vont nus et ont la tête rasée, d'autres ont la chevelure partagée en cinq tresses, d'autres enfin n'en ont qu'une au sommet de la tête et portent des crânes humains pour parure (allusion aux différents signes extérieurs adoptés par les ascètes).

65.

Viçvâmitra, Parâçara et d'autres grands ascètes, qui ne vivaient que de vent, d'eau et de feuilles, ont perdu leur sagesse à la vue du visage de lotus d'une belle femme. Le jour où des hommes qui se nourrissent de riz mêlé de beurre, de lait frais et de

80.

Cette rivière, qui a l'aspect d'une belle —, car les sillons formés par ses ondes ressemblent aux trois rides du corps de la femme, les couples de cygnes dont elle est couverte rappellent deux seins relevés et opulents et elle a pour visage les lotus qui brillent sur ses eaux —, est le séjour de monstres terribles. Hommes! si vous ne voulez pas tomber dans l'océan du monde d'ici-bas, éloignez-vous d'elle.

81.

Elles babillent avec l'un, envoient à un autre des œillades provocatrices, un troisième occupe leur cœur et leur pensée. Quel est le véritable bien-aimé des femmes?

82.

Les femmes ont du miel dans leurs paroles et du poison dans le cœur. Aussi leur suce-t-on les lèvres, tandis qu'on leur frappe (presse) la poitrine avec les mains.

83.

Ami, fuis bien loin de la femme —, ce serpent : ses regards obliques sont un venin dévorant, sa nature est méchante, ses

98.

Quand j'étais dans l'ignorance produite par l'obscurité où m'égarait l'amour, je ne voyais ici-bas que la femme. Maintenant que je me suis plu à frotter mes yeux avec le spécifique de la vraie science, tout a pris à mes regards un aspect uniforme et je n'aperçois dans les trois mondes que Brahma ⁽²⁰⁾.

99.

Celui-ci marche dans la voie du renoncement, celui-là s'égare dans les sentiers de la politique, un autre prend son plaisir dans l'amour : chacun, ici-bas, va de son côté ⁽²¹⁾.

100.

Ce qui ne nous plaît pas, quelle qu'en soit la beauté, ne fixe pas nos désirs : les fleurs de lotus diurnes n'éprouvent pas de penchant pour celle dont les rayons sont d'ambrosie (la lune), malgré ses charmes.



essayer d'enchaîner un éléphant intraitable avec des jeunes tiges de lotus, c'est entreprendre de tailler un diamant avec le bord d'une fleur de cirisha ⁽⁵⁾, c'est prétendre dissiper l'amertume de la mer avec une goutte de miel.

7.

Brahmâ a fait pour l'ignorance un manteau dont elle peut se couvrir à volonté, et constamment à sa portée : c'est le silence, qui, dans la société des savants, surtout, est l'ornement de ceux auxquels l'instruction fait défaut.

8.

Autrefois, avec mon peu de savoir, j'étais comme un éléphant aveuglé par le rut : je croyais tout connaître et mon cœur était rempli d'orgueil. Depuis que de temps en temps je fréquente les sages, j'ai conscience de ma sottise, et ma présomption s'est guérie comme une fièvre.

9.

Le chien se délecte à ronger un os jeté aux ordures, rempli de vers, souillé de bave, puant et décharné, et ne le quitterait pas, même si le maître des dieux apparaissait devant lui : un pauvre diable

bre faculté qu'il possède de séparer l'eau du lait (7).

16.

Ni les bracelets, ni les colliers de perles dont l'éclat est pareil à celui de la lune, ni les lotions, ni les onctions, ni les fleurs, ni les soins donnés à la chevelure ne font l'ornement de l'homme. L'éloquence seule est la parure de celui chez lequel elle a été perfectionnée. Tous les autres ornements disparaissent, mais l'éloquence est un ornement indestructible.

17.

La science est, pour l'homme, la beauté suprême; la science est un trésor que protègent les secrètes profondeurs où il est caché; la science est l'instrument de la puissance, de la gloire et du bonheur; la science est le maître des maîtres; la science est un ami qui nous suit dans nos voyages; la science est la plus puissante des divinités; la science est plus en honneur auprès des rois que la richesse même. Dépourvu de science, l'homme n'est qu'une bête de somme.

18.

La patience est une cuirasse, la colère, le plus redoutable des ennemis, les pa-

n'a rien à redouter ni de la vieillesse, ni de la mort.

22.

Est-ce que le lion, cet animal orgueilleux entre tous, consent —, même épuisé par la faim, même amaigri par l'âge, même défaillant, même dans une situation lamentable, même quand toute sa vigueur a disparu, même au moment de rendre le dernier soupir —, à se nourrir d'herbe desséchée, lui qui n'aspire qu'à mordre à belles dents dans les bosses fendues au moment du rut, que l'éléphant royal porte sur le front ?

23.

Le chien est tout joyeux de trouver un os décharné auquel n'adhère qu'un peu de nerf et souillé d'un reste de graisse, qui ne suffit même pas à apaiser sa faim ; le lion laisse courir jusqu'au chacal même tombé sous ses griffes, pour s'attaquer à l'éléphant : chacun éprouve, même dans le besoin, des désirs conformes à sa nature.

24.

Chacun naît et renaît dans ce monde soumis aux périodes sans cesse renouvelées de la transmigration, mais celui-là

brillants qui président au jour et à la nuit (le soleil et la lune) ⁽⁸⁾.

28.

Le serpent Çesha porte la série des mondes sur le sommet de sa crête; il a lui-même pour support constant le milieu du dos du prince des tortues lequel réside tranquillement au sein de l'Océan ⁽⁹⁾. Ah! de quels immenses soins sont accablés les grands.

29.

Le fils de l'Himâlaya, voyant que son père ne pouvait lui porter secours, eût mieux fait de se laisser couper les ailes par les foudres rendus plus lourds par les feux divergents qui s'en échappaient avec lesquels Indra irrité l'assaillit, que de se précipiter dans la demeure du roi des mers, car cette fin était indigne de lui ⁽¹⁰⁾.

30.

La pierre solaire elle-même, tout insensible qu'elle est, s'enflamme quand le soleil la frappe de ses pieds (rayons) ⁽¹¹⁾. Comment l'homme de cœur souffrirait-il d'être insulté par autrui?

31.

Le lion, tout jeune encore, s'attaque à l'éléphant dont les joues sont couvertes de la liqueur que distille son front au moment du rut : c'est le naturel, et non pas les années, qui enflamme le courage des vaillants.

32.

Que les avantages de notre naissance descendent en enfer ! Que toutes nos bonnes qualités tombent encore plus bas ! Que notre vertu soit précipitée du haut d'un rocher ! Que notre parenté soit jetée au feu ! Que la foudre frappe sur-le-champ notre héroïsme comme un ennemi ! Que les richesses seules nous restent, car sans elles tout cela ne vaut pas un fétu.

33.

Le riche est noble, sage, savant ; il sait distinguer le mérite, il est éloquent, il est beau : toutes les qualités ont l'or pour point d'appui.

34.

Le roi est entraîné à sa perte par les mauvais conseillers ; l'ascète, par la fréquentation des autres hommes ; le fils, par la dissipation ; le brahmane, par l'oubli

de ses pieuses lectures ; la famille, par un mauvais fils. La vertu se détruit par le commerce avec les méchants ; la décence disparaît par l'effet des boissons spiritueuses ; un champ se ruine par l'incurie de son maître ; l'amour s'éteint par suite de voyages réitérés ; l'amitié cesse par défaut de prévenances ; la prospérité périt par les conséquences de la mauvaise conduite, et la fortune par la prodigalité et la négligence.

35.

Donner, jouir, perdre : voilà les trois issues par où s'écoulent les richesses ; quand les deux premières sont fermées, elles s'en vont par la troisième.

36.

Pierre précieuse entamée par l'instrument qui sert à la polir, vainqueur blessé d'un javelot dans la bataille, éléphant affaibli par l'écoulement de la liqueur qui lui sort des tempes quand il est en rut, rivière qui, dans la saison sèche, laisse émerger des îlots, lune réduite à son dernier quartier, jeune femme fatiguée par les jeux d'amour, prince dont la libéralité a épuisé les ressources, sont choses dont

l'éclat est relevé par les atteintes mêmes qu'elles ont subies.

37.

L'homme dont les forces sont épuisées soupire après une poignée d'orge, mais plus tard, quand il est rassasié, il considère la terre entière comme un fétu. Les biens des riches n'ayant pas une valeur constante, le rapport des choses est variable et passe du plus au moins.

38.

O roi, si tu veux traire cette terre comme une vache, soigne tes sujets comme son veau. En les entourant constamment de bons soins, la terre, comme l'arbre kalpa⁽¹²⁾, te donnera des fruits de toutes sortes.

39.

Sincère et menteuse, sévère et bienveillante, impitoyable et miséricordieuse, avare et libérale, dépensant sans cesse et sans cesse amassant à pleines mains : telle est, sous sa double face, et pareille à une courtisane, la politique des rois.

40.

A quoi sert d'avoir recours aux princes

son esprit est orné par la science : le serpent n'est-il pas redoutable quoiqu'il porte une pierre précieuse sur la tête ⁽¹⁵⁾?

44.

Est-il une seule qualité que les méchants ne trouvent pas moyen de flétrir chez celui qui en est doué? A les entendre, la timidité est de l'idiotisme, la piété de l'hypocrisie, la vertu une manœuvre habile, l'héroïsme de l'insensibilité, la vocation monastique de la petitesse, l'affabilité une façon de demander l'aumône, l'énergie de la présomption, l'éloquence du bavardage et la circonspection de la faiblesse.

45.

A quoi servent les bonnes qualités là où se cache l'envie? Les autres vices font-ils défaut là où se trouve la perfidie? A quoi bon la pénitence là où brille l'amour de la vérité, et les pèlerinages aux bains sacrés si le cœur est pur? Est-il besoin des autres vertus là où est l'affabilité? Faut-il d'autres ornements là où existe le respect de soi-même? Qu'importent les richesses quand on possède la vraie science? Reste-t-il quelque chose à faire à la mort là où est survenue la déconsidération?

46.

Lune que l'éclat du jour a rendue blafarde, bien-aimée dont la jeunesse s'est enfuie, lac dépourvu de lotus, belle bouche sans éloquence, prince dont l'unique soin est d'amasser des richesses, homme de bien constamment dans l'adversité, méchant à la cour d'un roi —, voilà sept flèches dans mon cœur.

47.

Nul ne peut se flatter de posséder l'esprit d'un roi dont la colère est allumée : le sacrificateur lui-même se brûle s'il touche au feu de l'autel.

48.

Se tait-on ? on dit que vous êtes muet. S'exprime-t-on facilement ? on passe pour un écervelé ou pour un bavard. Si l'on s'approche, on est effronté ; si l'on s'éloigne, on est insouciant. A-t-on l'humeur facile ? on est taxé de pusillanimité. Manque-t-on parfois de patience ? on est traité de mal élevé : le devoir d'un serviteur est rempli de difficultés inextricables et un ascète lui-même ne parviendrait pas à l'observer.

49.

Est-il quelqu'un qui puisse se plaire dans la société d'un homme de basse extraction qui vante tous les scélérats, qui ne connaît pas de frein, dont les viles actions sont le résultat d'une existence antérieure, auquel la fortune est arrivée par l'effet du hasard et par lequel toutes les vertus sont détestées?

50.

L'amitié des méchants diffère de celle des bons comme l'ombre du matin, de celle du soir : l'une, grande d'abord, diminue graduellement ; l'autre, petite au début, va toujours en augmentant.

51.

Les gazelles, les poissons et les gens de bien, auxquels il faut pour vivre de l'herbe, de l'eau et de la satisfaction, sont en butte en ce monde à l'hostilité gratuite des chasseurs, des pêcheurs et des hommes perfides.

52.

Désir de fréquenter les honnêtes gens, plaisir que fait éprouver la vertu d'autrui, respect pour son précepteur spirituel, zèle

pieds d'un précepteur spirituel ; pour la bouche, les paroles empreintes de vérité ; pour les bras d'un vainqueur, l'intrépidité sans rivale ; pour le cœur, les pensées pures ; pour les oreilles, l'audition et l'étude de la science sacrée. Ces qualités sont, à défaut même de puissance, l'ornement de ceux qui sont naturellement magnanimes.

56.

Dans le bonheur les grandes âmes sont délicates comme le lotus ; dans l'adversité elles sont solides et pareilles à un rocher choqué par un caillou.

57.

Tombant sur du fer rouge, une goutte d'eau disparaît sans laisser de traces ; sur une feuille de lotus elle brille comme une perle ; s'introduit-elle dans une coquille d'huître au milieu de l'Océan, sous le signe de Svâti, elle devient une perle véritable ⁽¹⁶⁾. En général, les différentes qualités se manifestent au contact d'autrui.

58.

L'enfant qui réjouit son père par sa bonne conduite est un vrai fils ; la femme

dont tous les désirs se bornent à faire le bonheur de son mari est une véritable épouse; l'ami qui, dans le malheur et dans la prospérité, conserve les mêmes façons d'agir est un véritable ami. Cette triple faveur est réservée à ceux qui pratiquent la vertu en ce monde.

59.

Qui pourrait hésiter à s'approcher avec des prières aux lèvres, de ces sages vénérés dans le monde et aux mœurs incomparables, qui s'élèvent en s'abaissant, qui manifestent leurs vertus en proclamant celles des autres, qui accroissent leurs richesses en s'efforçant d'augmenter celles du prochain, et qui appliquent l'indifférence pour toute flétrissure aux calomnieux dont la bouche ne fait que vomir l'outrage et les invectives grossières?

60.

S'abstenir du meurtre des êtres vivants, ne pas toucher au bien d'autrui, dire la vérité, être libéral en temps opportun et dans la mesure de ses moyens, ne pas prendre part aux médisances sur la jeune femme d'autrui, mettre une digue au torrent de la concupiscence, être modeste

prennent souci de celui des autres, sont des hommes d'une vertu ordinaire; ceux qui nuisent à l'intérêt des autres pour favoriser le leur, sont des démons incarnés; mais de quel nom qualifier ceux qui font du mal aux autres, sans profit pour eux-mêmes?

67.

Le lait mêlé à l'eau lui communique ses bonnes qualités. Par *reconnaissance*, lorsque, *dans la cuisson* de ce mélange, l'eau remarque la souffrance éprouvée par le lait, elle se répand d'elle-même dans le feu. Le lait, voyant le douloureux sacrifice de son amie, s'apprête à se précipiter à son tour dans le feu, mais il s'apaise si l'eau revient s'unir à lui : c'est une image de l'amitié des bons ⁽¹⁷⁾.

68.

Que la mer a d'étendue et de force ! quels fardeaux elle supporte ! C'est là que dort Vishnu, c'est là que se trouve la troupe de ses ennemis, c'est là que les montagnes ailées sont venues chercher un refuge, c'est là que brûle le feu sous-marin, et que sont toutes les forces destinées à détruire le monde.

d'œil les proportions d'une colline, le lion se transforme subitement en gazelle, le serpent revêt l'apparence de la tresse qui attache une couronne, et le poison tombe en pluie de nectar.

79.

L'homme de cœur qui veut atteindre le but qu'il s'est proposé ne tient plus compte ni du plaisir ni de la peine : tantôt il couche sur la terre nue, tantôt il repose dans un lit ; tantôt il se contente de feuilles pour sa nourriture, tantôt il goûte à un brouet de riz ; tantôt il porte des vêtements en lambeaux, tantôt il est richement paré.

80.

L'affabilité est l'ornement de la puissance ; la modestie dans les discours, celui de la valeur ; la paix de l'âme, celui de la science ; la sagesse dans la conduite, celui de l'instruction sacrée ; la libéralité envers ceux qui en sont dignes, celui de la richesse ; la douceur, celui de la pénitence ; l'indulgence, celui de la puissance ; la droiture, celui de la fidélité à remplir les devoirs de son état. Mais, de tous les ornements, le plus beau est la vertu, car de celui-là procèdent tous les autres.

tombés dans la peine ne se désespèrent pas.

85.

Avec Brihaspati ⁽²⁰⁾ pour général, la foudre pour javelot, les dieux pour soldats, le ciel pour citadelle, Vishnu pour allié, Airâvata ⁽²¹⁾ pour monture, Indra, malgré ces merveilleux auxiliaires, perdit la bataille qu'il livra à ses ennemis : le destin n'est-il pas le seul appui sur lequel on puisse compter ? Nargue de l'activité humaine dont les efforts sont si vains !

86.

Un chauve dont les rayons de l'astre du jour brûlaient le crâne voulut gagner un lieu ombragé et se rendit guidé par le sort au pied d'un arbre vilva ⁽²²⁾ ; mais là même, un fruit pesant lui tomba bruyamment sur la tête et la lui fracassa. D'ordinaire, le malheur suit partout où il va l'homme que la fortune a abandonné.

87.

Voyant que les éléphants et les serpents eux-mêmes sont mis dans les liens, que le soleil et la lune sont exposés à devenir la proie de Râhu et que les hommes in-

telligents tombent parfois dans la pauvreté, je me dis : « Hélas ! que le destin est puissant ! »

88.

Si le créateur fait de l'homme la mine de toutes les vertus, la perle destinée à l'ornement de la terre, et qu'il le brise au même instant, c'est, hélas ! une folie de sa part.

89.

Est-ce la faute du printemps, si la tige du karîra ⁽²³⁾ n'a pas de feuilles ? Est-ce la faute du soleil, si le hibou ne voit pas pendant le jour ? Est-ce la faute du nuage, si la pluie ne tombe pas dans le bec du châtake ⁽²⁴⁾ ? Il n'est au pouvoir de personne d'effacer les lignes que le créateur a tracées dès le principe sur notre front.

90.

Le destin, ce maître suprême, veille à l'exécution des décrets qu'il a rendus à l'égard de chacun en ce monde, et le protecteur le plus puissant ne peut à cet égard exercer la moindre influence. Un nuage qui remplirait toute l'atmosphère aurait beau se résoudre chaque jour en pluie,

c'est tout au plus si deux ou trois gouttelettes tomberaient dans le bec du châbaka.

91.

Qu'au prix des plus grands efforts on plonge dans la mer, on monte au sommet du Méru, on vainque ses ennemis dans la bataille, on apprend le négoce, l'agriculture, le service, etc., toutes les sciences et tous les arts et qu'on parcourt comme un oiseau le vaste espace des airs, on ne fera pas qu'ici-bas ce qui ne doit pas être, soit. Comment empêcher ce qui doit avoir lieu en vertu de la fatalité des fruits de l'œuvre ?

92.

Nous honorons les dieux, mais ne sont-ils pas gouvernés par le destin ? Il faut donc honorer le destin. Mais le destin attribue à chaque œuvre une récompense déterminée. Or, si la récompense résulte de l'œuvre, que devons-nous aux dieux, que devons-nous au destin ? C'est donc à l'œuvre qu'il faut rendre hommage, car elle échappe à la puissance du destin.

93.

Inclinons-nous devant le destin, fruit

de l'œuvre. C'est lui qui, pareil à un potier, a placé Brahmâ au sein de son œuf (le monde) comme dans un pot, c'est lui qui a jeté Vishnu dans l'inextricable dédale de ses dix incarnations, c'est lui qui a obligé Rudra ⁽²⁵⁾ à errer en mendiant avec un crâne dans le creux de la main, et qui a ordonné au soleil de poursuivre sans relâche sa marche dans le ciel.

94.

La beauté, la noblesse, la force de caractère, la science, une cour assidue auprès des princes sont choses infécondes; mais les mérites accumulés au moyen des pénitences antérieures sont comme des arbres, et produisent pour l'homme des fruits en leur temps.

95.

Que l'homme soit plongé dans le sommeil, dépourvu de prévoyance, entouré de périls, ses mérites antérieurs sont sa sauvegarde dans la forêt, dans la bataille, au milieu des ennemis, des flots et des flammes, sur l'océan et au sommet des montagnes.

96.

Sage, ne t'épuise pas en vains efforts

2.

Les savants sont rongés d'envie, les princes sont infectés d'orgueil, le reste succombe sous le poids de sa sottise : comment pourrais-je arracher l'éloge de ma gorge ?

3.

Rien de ce qui arrive dans ce monde matériel ne me semble avantageux : les conséquences des bonnes œuvres me font trembler quand j'y réfléchis. Les grandes jouissances que procurent à la longue les grands mérites accumulés amènent à leur suite les peines cuisantes auxquelles sont exposés ceux qui se livrent à ces jouissances.

4.

J'ai parcouru une contrée qu'accident de nombreuses montagnes et je n'y ai fait aucun profit ; dépouillant la fierté qui convenait à mon rang et à ma naissance, j'ai consenti à servir les autres, mais je n'en ai pas retiré de fruit ; je me suis assis sans vergogne à la table des étrangers en proie comme la grue à une inquiétude constante. O ambition, toi qui te plais au mal, tu continues pourtant d'ouvrir tes mâchoires et tu n'es pas encore satisfaite !

mais délivré du poids des soucis : il tire de loin de nouvelles ressources (ou, un nouveau sens pour un mot), il méprise les discours du commun pour se plaire surtout à l'approbation de l'assemblée des sages, enfin, il atteint petit à petit une haute situation (ou, il fait un vers) en se conformant aux idées du monde.

19.

Le papillon vient, sans le savoir, se brûler au feu de la lampe; le poisson vient, sans le savoir, se prendre à l'appât qui est attaché à l'hameçon; nous, qui savons bien que les désirs ne sont qu'un réseau tissu de malheur, nous ne les abandonnons pas. Hélas! combien est profond le gouffre de notre aveuglement!

20.

La terre est limitée par l'océan et l'océan lui-même ne s'étend qu'à une centaine de yojanas ⁽¹⁾, le soleil de son côté mesure chaque jour dans sa course la circonférence du ciel : ainsi toutes les choses sont en général scellées par des bornes saillantes comme par un cachet, mais l'élan de la science des sages n'a pas de limites. Célébrons leur gloire!

21.

— « Ma maison est haute, mes fils jouissent de l'estime des grands, mes richesses sont incalculables, ma bien-aimée est ravissante et ma jeunesse dans sa fleur. » — Ainsi pense l'ignorant dans son aveuglement; et, s'imaginant que tous ces avantages sont éternels, il s'enferme dans la prison de ce monde. Celui, au contraire, qui est assez heureux pour voir que tout ici-bas est éphémère se voue au renoncement et à la vie contemplative.

22.

Quel est le sage qui, voyant une malheureuse mère de famille n'ayant rien mangé depuis longtemps et dont les enfants affamés et hâves tiraillent à grands cris les haillons qui la couvrent, pourrait, pour apaiser la faim qui ronge ses propres entrailles, essayer de dire « donnez-moi » avec un bégaiement causé par la crainte de subir un refus qui lui clouerait ces paroles dans la gorge?

23.

Ce pot difficile à remplir qu'on appelle le ventre se plaît à contrefaire : comme

le voleur, il est très-habile à couper la bourse de la dignité; comme la lune dont le pur éclat fait fermer les lotus de jour, il éteint toutes les meilleures qualités; comme une hache, il tranche la liane luxuriante de l'honneur.

24.

Quand un homme affamé qui parcourt, pour donner quelque nourriture à son estomac creux, un village sacré ou une forêt profonde, va de porte en porte, ayant à la main une sébile recouverte d'un linge blanc, et frappe à celles qui renferment de vertueux brâhmanes dont les sacrifices ont, par leur fumée, noirci l'entrée du logis, cet homme est honorable et trouve assistance —, mais non pas celui qui vit misérablement, au jour le jour, au milieu de ses pareils.

25.

Les retraites de l'Himâlaya que rafraîchit la pluie fine projetée par les flots du Gange et dont les agréables plateaux rocheux sont fréquentés par les Vidyâdharas (2) ont donc cessé d'exister, que les hommes se plaisent à manger le pain d'autrui obtenu au prix de leur humiliation?

gré de ses désirs; il est en tous lieux des rivières où coule en flots purs une eau fraîche et savoureuse; il est partout de molles couches faites de jeunes pousses de liane, et pourtant des malheureux se morfondent à la porte des riches.

29.

Puissé-je, couché sur un lit de cailloux dans une grotte de la montagne, réfléchir, le cœur joyeux, aux moments où la méditation est interrompue, sur ces jours si longs au malheureux qui tend la main aux riches, et qui passent vite pour celui qui s'est habitué à se séparer des objets des sens!

30.

Un dieu : Vishnu ou Çiva; un ami : prince ou ascète; un séjour : la ville ou la forêt; une épouse : une belle ou une grotte.

31.

Les princes parmi les ascètes célèbrent la nourriture obtenue par l'aumône : elle ne cause ni abaissement ni querelles; elle chasse sans cesse la crainte; elle repousse l'envie criminelle, l'aveuglement et l'orgueil; elle anéantit une foule de maux;

36.

Les jouissances des hommes ont la mobilité de l'éclair qui serpente au sein du nuage; leur vie n'a pas plus de consistance que l'eau suspendue dans les vapeurs aériennes que disperse le vent; leurs désirs juvéniles manquent de solidité. Sages, qui connaissez ces vérités, appliquez votre esprit à méditer sur l'union avec l'âme suprême, qu'il est facile d'accomplir au moyen de la contemplation dont la constance est l'instrument.

37.

La vie a l'instabilité des flots, l'éclat de la jeunesse ne dure que peu de jours, les biens sont aussi fugitifs que la pensée, toutes les jouissances n'ont que le scintillement éphémère de l'éclair dans la saison des pluies et les embrassements d'une bien-aimée qui vous presse sur son sein ne se prolongent pas; ayez donc la pensée fixée sur Brahma afin de passer sur l'autre rive de cette mer effrayante qu'on appelle la vie.

38.

Dans le sein de notre mère, nous habitons à l'étroit et péniblement une de-

et a fini par n'en plus avoir. C'est ainsi que Kâla et Kâlî (le Temps et la déesse de la destruction) jouent ensemble, sur l'échiquier du monde, avec deux dés qui sont le jour et la nuit, et les hommes comme pièces d'échec.

44.

La vie diminue chaque jour ; à mesure que le soleil se lève et se couche, dans le tracas des affaires, sous le poids de mille soucis, on ne se rend pas compte du temps qui s'écoule ; on voit sans frémir les hommes qui naissent, vieillissent, souffrent et meurent : ce monde a bu la liqueur de l'imprévoyance et de l'aveuglement, et il s'est enivré.

45.

Les hommes dépourvus d'intelligence, s'imaginant que le même jour et la même nuit recommencent indéfiniment, courent se remettre à la peine comme auparavant et reprennent chacun en silence la tâche commencée. Hélas ! comment ne rougissons-nous pas de la folie avec laquelle nous les imitons en souffrant les tourments de cette vie, dont toute l'occupation consiste à jouir à diverses reprises des mêmes objets ?

critiques ; ceux qu'aveuglent les richesses te font la cour, moi je reçois les hommages des hommes qui désirent entendre comment on enlève les taches de l'esprit ; si tu n'as rien à tirer de moi, j'ai encore moins à tirer de toi. ✓

54.

Je me contente d'écorces d'arbres pour vêtements, à toi, il faut de riches mouselines. Nous sommes également satisfaits, et cette différence n'en est pas une : le pauvre est celui dont les désirs sont vastes. Parmi ceux dont le cœur est content, il n'y a ni pauvres ni riches.

55.

Je ne puis approuver la conduite des hommes sans frein dont un breuvage enivrant —, une poignée d'or —, a troublé tous les sens. N'y a-t-il pas, en effet, à l'usage de chacun assez de fruits pour la faim, de l'eau douce pour la soif, la terre pour couche et l'écorce des arbres pour vêtements ?

56.

Mangeons le pain de l'aumône, n'ayons pour vêtements que l'air qui nous enve-

qu'ils devraient s'en abstenir avec répulsion.

60.

Toute cette motte de terre qu'entoure une ceinture d'eau n'est qu'un atome ; une foule de rois en jouissent après en avoir fait le partage au prix de cent combats et souffrent cruellement quand il faut qu'ils donnent quelque chose. Combien, à plus forte raison, les misérables sujets ! Honte ! honte aux hommes vils qui leur demandent un peu d'or !

61.

Celui-là est véritablement né, sur la tête duquel l'ennemi du dieu de l'amour (Çiva) a placé en guise de parure un crâne blanchi. Quelle n'est pas la malignité sans égale de la fièvre d'orgueil dont souffrent les hommes, que quelques-uns seulement de ceux qui appliquent leur intelligence à soutenir leur vie s'inclinent aujourd'hui devant lui ?

62.

Pourquoi t'es-tu jeté, ô mon cœur, dans un dédale de misères en essayant chaque jour et par divers moyens de te concilier la bienveillance des autres ? Si tu étais toi-

(Çiva), prends plaisir à te fixer sur les rives de la rivière du ciel (le Gange). Quelle confiance pourrais-tu avoir dans les flots, les bulles qui se forment à la surface de l'eau, les traits de l'éclair, les biens de la fortune, l'extrémité des flammes, les serpents et les gués des torrents (toutes choses mobiles et instables)?

66.

N'accorde aucune confiance, ô mon cœur, à l'inconstante déesse de la fortune ; c'est une courtisane vénale qui abandonne ses amants sur un froncement de sourcil du prince. Prenons la saie d'ascète et allons de porte en porte dans les rues de Bénarès, en attendant que l'aumône nous tombe dans la main que nous tendons en guise d'écuelle.

67.

Si, sous tes yeux, retentissent des chants agréables, qu'à tes côtés soient assis d'excellents poètes venus du sud et que derrière toi résonne le cliquetis charmant des bracelets de jeunes filles tenant à la main des chasse-mouches faits de queues d'yacks, goûte avec avidité aux voluptés mondaines ; sinon, ô mon cœur, plonge-toi

sans tarder dans la contemplation exempte de tout exercice de la pensée.

68.

On jouit d'une prospérité qui permet de réaliser tous ses désirs. Après ? On a mis le pied sur la tête de ses ennemis. Après ? On a consacré ses richesses à élever ses favoris. Après ? On vivrait des milliers d'années. Après ?

69.

Se consacrer au culte de Çiva, avoir dans son cœur la crainte de l'éternelle succession de la naissance et de la mort, se détacher de ses proches, échapper aux émotions diverses que produisent les passions amoureuses, se reléguer dans des forêts désertes, loin des fautes auxquelles donne lieu la fréquentation des hommes, voilà le renoncement, et que saurait-on désirer de plus ?

70.

Dirige donc ta pensée sur Brahma, l'être immortel, immuable, suprême, qui se développe spontanément, et abandonne ces illusions mauvaises (ou, qui ne reposent que sur le non-être) ; tout ce qui

s'y rattache, comme la jouissance de régner et les autres, n'est estimé que par des hommes qui méritent la pitié.

71.

Tu descends aux enfers, tu montes aux cieux, tu parcours, ô mon cœur, dans ton instabilité tous les points de l'horizon. Comment se fait-il que, dans tant d'agitations, tu ne penses pas à Brahma, l'être pur qui repose en lui-même ? Est-il possible sans cela d'obtenir l'apaisement ?

72.

A quoi bon les Védas, les livres de loi, la lecture des Purânas (7), les traités où les sciences sont longuement développées, l'application aux œuvres pieuses, qui donnent pour fruit une place dans une cabane des villages du ciel ? A l'exception du feu qui, à la fin des âges, doit anéantir le pesant appareil du malheur inhérent au monde matériel et procurer à notre âme l'entrée du lieu de félicité (Brahma), tout n'est que trafic.

73.

Celui qui règne dans le monde des dieux a debout auprès de lui des élé-

phants somnolents dont les tempes sont ouvertes pour livrer passage à la liqueur qui en jaillit à l'époque du rut ; à la porte de son palais hennissent des chevaux fougueux et couverts d'or ; il est réveillé de son sommeil au son des luths, des flûtes, des tambours, des trompettes et des cymbales ; — les honneurs réservés à la vertu ont tout l'éclat de ceux-là.

74.

Le corps s'est replié sur lui-même, la démarche est hésitante, les dents s'ébrèchent, la vue s'éteint, la surdité est survenue, la bouche laisse échapper la salive, les familiers ne tiennent plus compte de ce qu'on dit, l'épouse n'obéit plus. La vieillesse, hélas ! est une triste période de la vie : le fils lui-même devient un ennemi.

75.

Quand les jeunes filles ont remarqué une tache blanche dans la chevelure d'un homme, elles y voient par excellence un signe qui excite au mépris et elles l'évitent comme elles se détourneraient de la fontaine d'un paria que désigne un morceau d'os planté auprès.

76.

Tandis que le corps est fort et bien portant, que la vieillesse est éloignée, que les sens ont toute leur vigueur et la jeunesse toute son énergie, le sage doit consacrer les plus grands efforts au salut de son âme. C'est peine perdue de creuser un puits quand la maison brûle.

77.

Notre vie ne dure qu'un clin d'œil, et nous ne savons que faire ! Nous livrerons-nous à la pénitence sur le bord des divines eaux du Gange ? Entourerons-nous de nos respectueux égards une épouse vertueuse ? Nous désaltérerons-nous aux sources de la science ou à la coupe d'ambrosie que remplissent les poètes de tous les genres ?

78.

Le maître est difficile à contenter, les princes ont les pensées plus rapides que les pieds des chevaux ; nous avons pourtant des ambitions temporelles et nous nous donnons comme but un poste élevé. *Dans l'intervalle*, la vieillesse mine notre corps et la mort met fin à notre vie.

81.

N'est-il pas agréable d'habiter un palais? Le chant et la musique ne font-ils pas plaisir à entendre? Ne goûte-t-on pas un bonheur suprême dans la société de celle qu'on aime autant que la vie? Et cependant les sages, considérant toutes choses comme aussi vacillantes que la flamme de la lampe agitée par l'air que mettent en mouvement les ailes du papillon voltigeant alentour, sont partis pour la forêt.

82.

Quoique nous ayons observé les trois mondes dans tous les sens, nous n'avons jamais vu ni connu par ouï-dire d'homme qui soit parvenu à attacher au poteau de la continence un éléphant dont le cœur est enflammé par les désirs véhéments que lui inspire sa femelle.

83.

Les désirs se sont flétris dans notre cœur, la jeunesse a quitté nos membres, nos vertus sont restées stériles faute d'appréciateurs. Que convient-il de faire? Le Temps, ce dieu puissant, et la Mort impitoyable s'avancent avec précipitation. Nous

même nombre de mains et de pieds que soi ?

89.

Je tiens pour indépendants au suprême degré ceux qui ont pour couche un lit de cailloux, pour demeure l'ancre d'une montagne, pour vêtements l'écorce des arbres, pour amies les gazelles, pour nourriture les fruits savoureux des arbres, pour breuvage l'eau qui tombe des cascades, pour épouse voluptueuse la science et qui n'élèvent pas les mains jointes au-dessus de leurs têtes en signe de servitude.

90.

Quand serai-je, ô Çiva, un solitaire sans désirs, apaisé de cœur, me servant de la main comme d'une coupe (pour boire ou mendier) sans autres vêtements que l'air dont je serai enveloppé et capable de déraciner l'œuvre (afin d'en voir cesser les effets et de m'unir ainsi à l'âme universelle) ?

91.

Nous avons souffert, mais sans patience ; nous avons perdu le bonheur qu'on trouve dans sa maison, mais nous ne l'avons pas abandonné volontairement ;

sont les jeunes filles qui, avec les zéphyr
en guise d'éventails, agitent l'air autour
de lui. Le religieux mendiant, bien
qu'ayant renoncé à tous ses désirs, est,
dans la retraite où il repose, pareil à un
prince sur la terre.

94.

Un lambeau de terre, une mince par-
celle de l'univers pourrait-elle troubler le
cœur du sage? Les sauts de la çaphari¹¹
suffisent-ils à agiter l'Océan?

95.

Voilà un ascète; il se nourrit d'au-
mônes, il vit parmi les hommes sans avoir
de relations avec eux, tous ses actes ne dé-
pendent que de lui, il se plaît à suivre une
voie sur laquelle il est également indiffé-
rent de donner et de recevoir, il porte un
manteau fait de haillons ramassés sur les
chemins et rattachés ensemble, il est sans
orgueil, sans égoïsme et n'éprouve qu'un
désir, celui de goûter le nectar de l'apai-
sement.

96.

O Terre, ma mère! Air, mon père!
Feu, mon ami! Eau, ma sœur! Ether,

mon frère ⁽¹²⁾ ! Voici le dernier hommage que je vous rends les mains jointes. Délivré de la grandeur de mon aveuglement par la science pure, rendue éclatante par l'excès des mérites que j'ai acquis en vivant au milieu de vous, je me confonds avec l'âme suprême.

97.

Nous goûtons avec transport la syllabe *Om* ⁽¹³⁾, cette divine expression qui découle aussi douce que le miel et aussi savoureuse que le beurre clarifié de l'être immortel et adorable. Tant que nous aurons ce gruau dû à l'aumône pour soutenir notre estomac, nous n'envierons pas une existence supportée par l'or qu'on obtient au service d'autrui.

98.

« Est-ce un chandâla ⁽¹⁴⁾, un brâhmane, un çûdra ⁽¹⁵⁾, un pénitent, un grand ascète dont l'esprit sait pénétrer la vérité suprême ? » — Tandis que le monde parle d'eux et pose ces questions, les sages voués à la vie contemplative suivent leur chemin sans éprouver ni colère ni joie.

99.

Que ceux-là distribuent des malédictions.



soutenir son existence, et jouit de la condition la plus avantageuse dont puisse profiter le bétail (3250).

3.

Ceux auxquels font défaut le savoir, les austérités, la libéralité, l'élévation du caractère, les bonnes qualités et le respect du devoir, passent sur cette terre, qu'ils chargent vainement de leur poids, comme des animaux revêtus de la forme humaine (2525).

4

En contentant Çiva, le dieu qui ravit le monde et qui procure l'accomplissement des désirs, l'homme obtient un fils de bonne conduite, une épouse bien-aimée et vertueuse, un maître aux dispositions bienveillantes, un ami dévoué, un serviteur honnête, un cœur que ne tourmente pas la moindre inquiétude, une beauté éclatante, une fortune durable et une bouche que purifie la science (3288).

5.

Il est surprenant que l'homme ayant les mêmes sens complets, le même nom, la même intelligence saine et la même

voix, devienne tout autre en un clin d'œil, quand il cesse d'être enflammé par le désir des richesses (1019).

6.

Nul n'ignore, ô nuage, que tu es le soutien du châtaka; honte à toi! de prêter l'oreille à ses plaintes (1081)!

7.

Holà! châtaka, mon ami, écoute-moi un instant d'une oreille attentive. Il y a beaucoup de nuages dans le ciel, mais tous ne se ressemblent pas : les uns répandent la pluie sur la terre, tandis que d'autres se bornent à faire entendre les grondements de la foudre; n'adresse donc pas tes cris plaintifs à chacun de ceux qui passent devant tes yeux (2643).

8.

Que nous importe la montagne d'or (le Méru) ou la montagne d'argent (le Kailâsa)? Les arbres qui y croissent, y restent toujours les mêmes arbres. Réservez nos hommages au Malaya, sur lequel les çâkhota⁽²⁾, le nimba⁽³⁾ et le kutaja deviennent du sandal (681).

16.

Le sanglier (incarnation de Vishnu) ou Râhu dépassent, comme objets d'étonnement, telle ou telle chose extraordinaire qui peut nous jeter dans une surprise sans bornes : le premier, en ce qu'il porte sur ses soies et sur ses défenses la terre engloutie dans les eaux ; celui auquel il ne reste que la tête (Râhu), en ce qu'il dévore, puis rejette son ennemi (le soleil ou la lune dans les éclipses) (3753).

17.

La déesse de la victoire, pareille à une femme enivrée et audacieuse, brûle du désir de déchirer le milieu de la poitrine des héros avec sa longue épée en guise d'ongles (5327).

18.

Pour le vaillant qui reçoit une blessure en face, la victoire ou le ciel (récompense de son courageux trépas) ne sont que secondaires ; ce qu'il faut avant tout à son bonheur, c'est d'entendre les éloges que lui décernent les deux armées (190).

19.

Quel est l'homme en ce monde qui

n'abandonne pas son libre arbitre quand on lui remplit la bouche ? En oignant l'ouverture d'un tambour on en adoucit les sons (748).

20.

Si le destin voulait jamais que le monde fût privé de lotus, verrait-on malgré cela le cygne imiter la poule et se mettre à gratter les ordures (2363) ?

21.

Nous devons fréquenter les sages quand même ils ne s'occuperaient pas de nous donner de bonnes leçons : les paroles qui leur sortent naturellement de la bouche ont la valeur de préceptes (1714).

22.

La terre, quoique supportée par une tortue, par de hautes montagnes, par les éléphants des points cardinaux et par le roi des serpents, est sujette à trembler ; mais les promesses des hommes au cœur pur restent inébranlables, même quand arrive la fin du monde (598).

23.

Puissent mes jours se passer au sein d'une forêt sacrée où, invoquant Çiva, je

34.

Le roi jouit d'une longue prospérité quand, pareil à un jardinier habile, il replante ce qui est arraché, recueille ce qui est en fleur, fortifie ce qui est faible, rabaisse ce qui s'élève trop haut, rétrécit ce qui devient trop large, sépare ce qui s'entrechoque, retranche ce qui est petit mais épineux et envahissant, enfin arrose à différentes reprises ce qui se flétrit (440).

35.

Les hommes d'un grand caractère ont certaines manières d'être extérieures qui les distinguent : ils portent de fins vêtements ou des haillons (comme ascètes); leur main soutient les pas d'une jeune femme ou le poids d'une couronne de roses, avec laquelle ils entrent dans les flots du Gange (555).

36.

Nous avons souffert, mais sans patience; nous avons perdu le bonheur qu'on trouve dans sa maison, mais nous ne l'avons pas abandonné volontairement; nous avons subi péniblement le chaud et le froid, mais l'esprit de pénitence nous faisait défaut; nous avons médité jour et nuit en retenant

notre respiration (exercice ascétique) sur les richesses, mais non pas sur la nature de Çiva : tout ce que font les ascètes, nous l'avons fait, mais les fruits qu'ils recueillent de leurs œuvres ne nous sont pas dus et nous échapperont (784).

37.

Offrez aux gazelles des forêts une bouchée de kuça d'une couleur semblable à celle d'une tige de bambou et séparé de la racine avec l'angle d'une pierre, ou présentez aux femmes une feuille de bétel, jaune comme la joue d'une jeune femelle de perroquet, cueillie avec vos ongles roses (1161).

38.

Il faut méditer sur soi-même (ou, sur l'âme suprême), renoncer aux plaisirs de ce monde, quitter ses amis, fixer son séjour sur les rives du fleuve des dieux (le Gange), se résoudre à vivre d'aumônes, accumuler chaque jour les bonnes œuvres, placer Vishnu dans son cœur et s'attacher par la méditation à Brahma, l'être transcendant (1412).

39.

Je n'ai pas étudié la grammaire, cette science pure en ce qu'elle donne aux mots

comme du bout d'un bâton, a rendu tremblant, — en forme une boule comme d'une motte de terre, et, semblable à un bon potier, lui imprime un mouvement de rotation, mais nous ignorons ce qu'il veut en faire (1921).

42.

Dans la saison où les priyangu (8) aux pousses luxuriantes jettent tout leur éclat, où les abeilles s'enivrent parmi les jasmins en fleurs, où les guirlandes du mandâra (9) s'épanouissent après avoir subi longtemps la grêle et le vent, la nuit paraît aussi longue aux jeunes garçons qui n'ont pas même pour un instant le cou enlacé par les jeunes filles aux yeux de gazelles dont les seins tremblent de froid, que si elle était passée dans la demeure de Yama (1928).

43.

Heureux qui, fatigué par les travaux d'amour et reposant sa poitrine sur les seins de la grosseur des bosses du front de l'éléphant en rut et humides de safran d'une amante chérie, passe la nuit au milieu de la cage de ses bras et livré au sommeil qui l'a saisi sur-le-champ (2092).

44.

L'homme d'honneur préférerait s'exposer à chaque pas à l'infortune que de monter avec les dieux sur leur char, s'il fallait pour cela se déshonorer (2180).

45.

S'empresserait-on d'aller voir l'endroit où les paons déposent leurs ordures, si, dans leur enivrement, ils ne dansaient pas pour témoigner la joie qu'ils éprouvent d'entendre le tonnerre au sein des nuages (2281)?

46.

Modestie! plonge-toi dans la rivière, éloigne-toi, éloigne-toi n'importe où! va-t-en! retire-toi dans une vallée de l'Himâlaya. Sois au contraire la bienvenue, éloquence raffinée! La provision de mes bonnes œuvres étant épuisée, j'ai perdu la crainte des peines que causent les humiliations multipliées et je vais tomber dans ce borbier, — le service de princes impitoyables et dont les pensées n'ont pour objet qu'une poignée d'or (2658).

47.

Mieux vaut habiter une forêt peuplée

de son genre; louable est l'existence de l'étoile polaire autour de laquelle le cercle brillant des constellations est contraint de tourner; celles dont les ailes étaient inutiles (les montagnes) s'élèvent en raison de leurs bienfaits au-dessus de la terre et non au-dessous; mais toutes les autres créatures naissent et meurent sur l'œuf de Brahmâ (le monde), comme les mouches dans un figuier (956).

53.

A-t-on la bouche desséchée par la soif? on prend des rafraîchissements agréables; est-on tourmenté par la faim? on savoure du riz mêlé de viande et d'autres assaisonnements; le feu de l'amour s'allume-t-il dans les veines? on serre tendrement une femme dans ses bras. L'homme s'imagine à tort qu'il fait bien en combattant le mal avec de tels remèdes (1050).

54.

O vénérable Lakshmi ⁽¹¹⁾! accorde tes faveurs à d'autres et ne cherche pas à me posséder. Ceux qui sont avides de jouissances, voilà tes esclaves; mais quel pouvoir as-tu sur ceux qui sont voués au renoncement? Le vase fait de feuilles de

palaca (12) cousues ensemble, destiné à recevoir les aumônes, est purifié, et je veux désormais vivre en religieux mendiant (2164).

55.

Puisque l'étincelant Méru s'écroule, détruit par l'embrasement qui a lieu au moment de la destruction du monde; que les mers, où résident en quantité les makaras et les requins, se dessèchent; que la terre, bien que supportée sur les pieds des montagnes, cesse d'être, — que dire de notre corps, aussi peu stable que le bout de l'oreille du petit de l'éléphant (2355)?

56.

Autrefois nous nous regardions mutuellement comme un autre nous-même. Comment se fait-il que maintenant chacun de nous ne pense plus qu'à soi (2498)?

57.

Le lambeau de vêtement (ou, d'atmosphère) dans lequel la lune est enveloppée pendant la nuit, enveloppe également le soleil pendant le jour. Que la misère de l'une et de l'autre est lamentable (2510)!

de Kâçî (Bénarès) et vont-ils se fixer ailleurs? Dans ses jardins de plaisance on est soumis à la règle, plus dure que les austérités les plus dures, de manger de différents mets; de beaux vêtements y tiennent lieu de pagne; demander l'aumône y semble un honneur incomparable, et, quand la mort survient, elle y est accueillie comme un heureux augure (3791).

62.

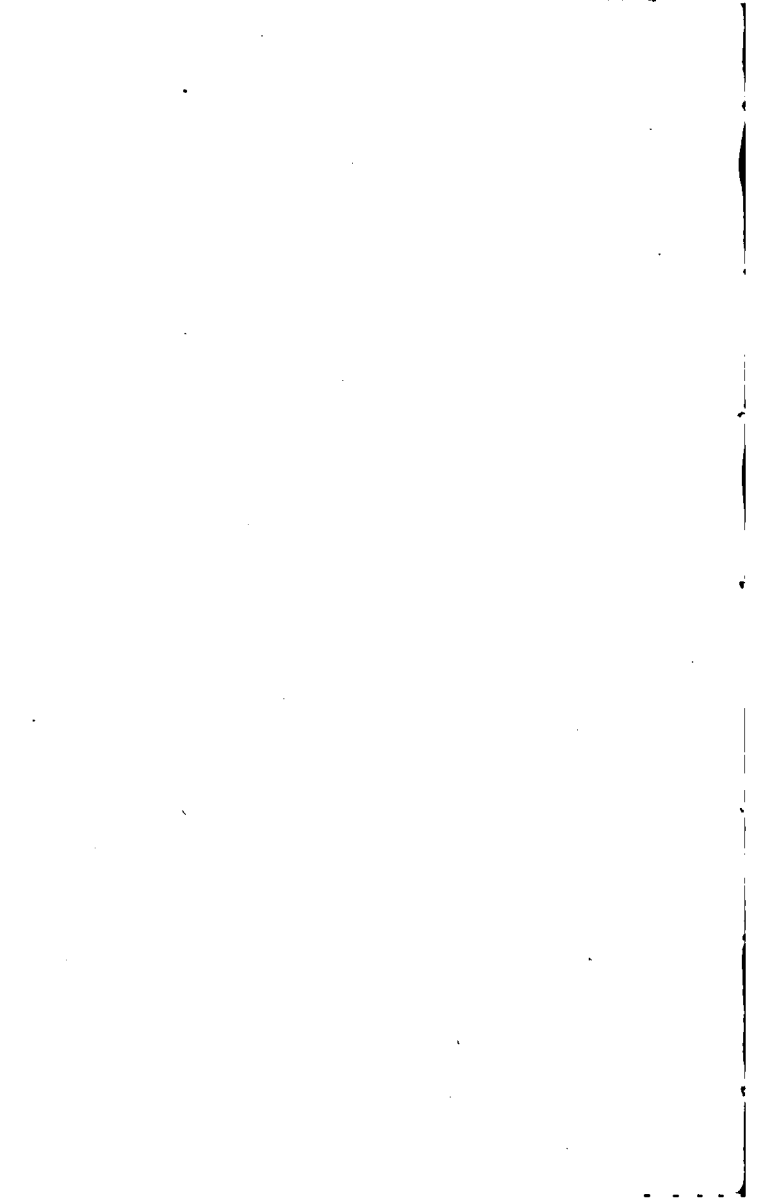
L'amant en chemin, considérant une première rangée de nuages, s'écrie : « A quoi bon y aller si ma bien-aimée n'est plus en vie, et à quoi bon y aller si elle vit encore? » Et pourtant il ne revient pas chez lui (3928).

63.

Chez les sages la science détruit l'orgueil, l'aveuglement et les autres imperfections; chez certains hommes elle engendre l'aveuglement et l'orgueil : pour les ascètes, un lieu écarté sert à l'obtention de la délivrance; pour ceux qui sont en proie à la fièvre des désirs amoureux, ce même lieu aggrave leur mal (4089).

64.

Le cœur recherche ardemment Çiva





NOTES.

PREMIÈRE PARTIE.

L AMOUR

(1) Çiva, Brahmâ et Vishnu sont les trois personnes de la trinité indienne. Çiva est nommé le premier parce que l'auteur, comme nous le verrons, était çivaïte, c'est-à-dire adorateur spécial de Çiva.

(2) Ces grosseurs ou bosses sont un objet fréquent de comparaison chez les poètes de l'Inde.

(3) Cette stance contient une allusion évidente à la division philosophique des facultés en cinq sens externes : la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le tact, et un sens interne, le *manas*, qui comprend à la fois le sentiment et la volonté et par conséquent, la pensée. Comp. 1. 87.

(4) Je n'ai pas trouvé dans les auteurs d'histoire naturelle de mention relative à cette particularité du flammant, dont il est souvent question chez les poètes sanscrits.

(5) Indra était le dieu principal de l'époque védique; dans le brahmanisme postérieur, il a perdu, au point de vue religieux, toute impor-

tance et toute attribution précise au profit de la trinité.

(6) Cette stance, ainsi que quelques autres, paraît avoir accompagné primitivement un dessin auquel elle servait d'explication.

(7) Nous avons ici l'exemple d'un double sens continu; c'est un jeu d'esprit que nous retrouverons assez souvent, dans la stance suivante, par exemple.

(8) Pour cette stance et quelques autres, j'ai dû me servir de la langue sous le voile de laquelle il est d'usage en pareil cas de couvrir les obscénités.

(9) Comparer avec les diverses stances, relatives, comme celles-ci, aux saisons de l'Inde et aux agréments propres à chacune d'elles, le petit poème descriptif de Kâlidâsa, intitulé *Ritu-Sanhâra* ou le *Cercle des saisons*.

(10) Le kokila est le coucou de l'Inde.

(11) Chaîne de montagnes du Malabar, où croît le bois de sandal.

(12) Nom d'un mois de printemps, le cinquième de l'année indienne.

(13) Dans la nomenclature scientifique, le kutadja est appelé *wrightia antidysenterica* et le kadamba, *nauclea kadamba*.

(14) *Musa sapientum*.

(15) *Pandanus odoratissimus*.

(16) Voir pour l'intelligence complète de cette stance et de toutes celles du genre philosophique et religieux mon *Étude sur les poètes sanscrits, Bhartrihari, les Centuries*. Paris, Maisonneuve et Co, 1871.

(17) Divinités mythologiques d'ordre inférieur, épouses des Gandharvas; elles ont été souvent comparées aux nymphes de la mythologie classique et, comme on le voit, elles ne sont pas non

d'or, d'argent et de fer, bâties par un démon que Çiva anéantit par le feu. Voir *Mahâbhârata*, VII. 9555 et *seqq.*

(10) Un des noms de Çiva.

(11) *Cyprinus sophore.*

(12) Nous avons là l'énumération des cinq éléments admis dans la cosmogonie et la physique des Indiens.

(13) Syllabe mystique, qui désignait l'âme suprême ou Brahma.

(14) Désignation sous laquelle on comprenait les individus composant le rebut de la société indienne ou les personnes hors caste.

(15) Les Çûdras formaient la quatrième et dernière caste dont les membres vauaient aux œuvres serviles.

NOTES DU SUPPLÉMENT.

(1) Les chiffres qui se trouvent à la fin de chaque stance indiquent le numéro d'ordre sous lequel elle figure dans les *Indische Sprüche* de M. Otto Bœhtlingk (première édition.)

(2) *Trophis aspera.*

(3) *Açadirachta indica.*

(4) Un des héros du Mahâbhârata.

(5) Prince célèbre pour la charité avec laquelle il nourrit une colombe de sa propre chair.

(6) Fils du roi Çâlivâhana.

(7) Personnage mythologique qui donna ses os pour former les traits de la foudre avec lesquels Vritra fut tué.

(8) Sorte d'arbre qui donne des fleurs; il n'est

pas désigné plus explicitement dans le *Dict. de Saint-Petersbourg*.

(9) *Erythrina indica*.

(10) Toute cette stance est remplie d'expressions empruntées à la scolastique védantique qu'il serait trop long d'expliquer ici.

(11) Déesse de la fortune.

(12) *Butea frondosa*.



